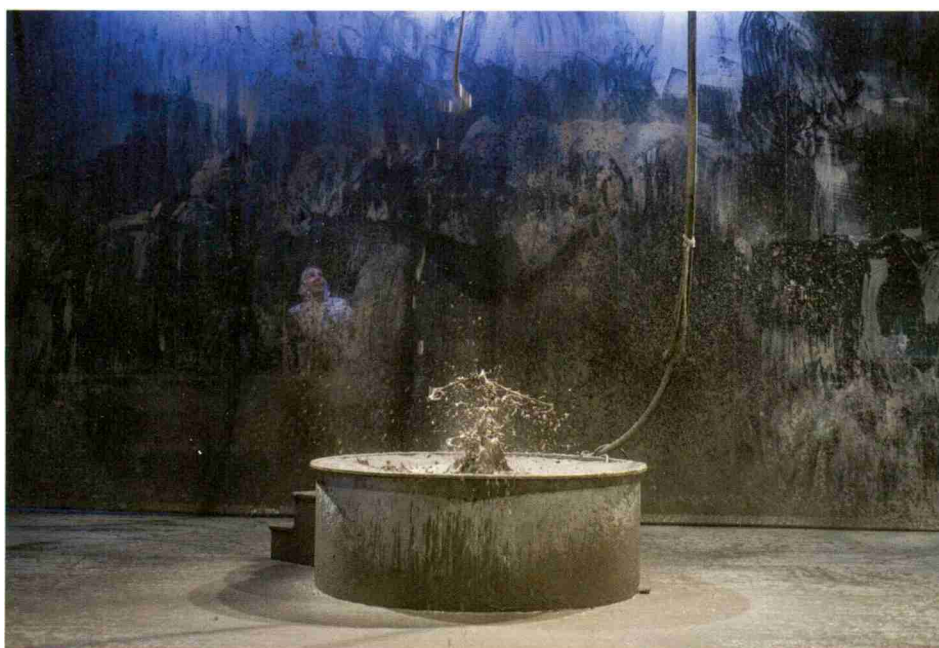


la comédie de genève

La vase

La vase, qu'elle soit de la baie de Somme ou du Marais poitevin, attire autant qu'elle répugne tant on a peur de s'enliser jusqu'à l'étouffement dans sa masse informe, mi-liquide mi-solide. Mais on peut aussi en ressortir la peau douce et l'âme régénérée car la vase n'est pas la boue. Matière organique riche et peuplée de créatures fantasmagoriques comme la vouivre ou les ondines, elle attire et dégoûte.



« La vase » © Jean-Pierre Estournet

C'est cette matière molle qu'explorent Pierre Meunier et Marguerite Bordat, métaphore de l'écroulement d'un ancien monde et de ses appuis qui paraissent stables et pérennes, mais également matière à prendre au pied de la lettre. On pense au poème de Francis Ponge, *Le Savon*, jeu de l'esprit s'exerçant d'autant mieux que la matière en est simple et la « dignité particulière ». On pense aux terrains miniers/minés du Nord-Pas-de-Calais engloutissant les hommes du charbon autrefois et les désœuvrés d'aujourd'hui.

On a vu la saison dernière à La Comédie le magnifique *Forbidden di sporgersi* du même

duo, œuvre poétique insolite d'après un long poème de Hélène Nicolas, jeune femme autiste dont on ignorait auparavant qu'elle sût lire et écrire jusqu'à ce qu'elle invente sa propre écriture. Cette fois le projet est d'une autre ambition puisqu'il associe les Grands Ateliers de Villefontaine dans l'Isère et leurs chercheurs d'*amàco*, ou *ateliers à matières à construire*. Structure pédagogique unique au monde qui réunit artistes, architectes et ingénieurs pour expérimenter la matière : matière à comprendre, à transformer, à bâtir, à espace et à émouvoir.

Si les textes sont de Pierre Meunier, sa complice Marguerite Bordat qui a beaucoup travaillé l'argile fait partie de l'aventure.

Concrètement, que verrons-nous donc sur le plateau de La Comédie ? Cinq personnes s'y adonnent à de la micro-expérience qui deviendra du macro-événement non contrôlable : la matière prend le dessus, envahit tout et il faut lutter contre l'enlèvement. Avec humour, l'humain doit déployer son imaginaire, faire appel à ses ressources qui sont immenses. Sur scène, un aquarium à taille humaine, des bassins où disparaissent les corps, des mouvements ondulatoires relayés par des fréquences sonores reproduisant les bruits de ventouse, de succion, d'aspiration.

Entre retour au magma informe des origines, matière chaude enveloppante et protectrice d'avant le conscient, abandon bienheureux à ce



qui épouse parfaitement les contours du corps,
faut-il se laisser engloutir ou résister ?

Laissons le mot de la fin à Pierre Meunier :

« La tentation est grande de ce renoncement à tout effort, à consentir sans réserve à la grande vacance, à n'être plus que sensation et accord. Quel frein va m'empêcher de succomber à ce chant séducteur ? Serai-je de taille à résister à la promesse d'un engloutissement si consolant ? Les enjeux de la lutte paraissent soudain si dérisoires, si lointains, si vains. Serait-ce trahir que de s'abandonner à la matière dévoreuse ? Mon statut d'homme civilisé apparaît dans toute sa fragilité. Élevé dans la crainte et le dégoût de la vase, j'en découvre l'attrait et me trouve sans défense. Un bonheur m'a été interdit, il se révèle sans limite. Je vacille sur la rive. La raison affolée me ressert en hâte les visions les plus répugnantes pour me rappeler à l'ordre, me sauver de moi-même. Les mots « perdition », « étouffement », « visqueuse », « panique », « damnation », « régression », « ignoble », clignotent dans mon crâne comme autant d'émissaires de l'espèce inquiète d'une possible désertion. »

Propos recueillis par Laurence Tièche

Du 5 au 9 décembre à La Comédie.

billetterie@comedie.ch et www.comedie.ch



La vase en écho à l'enlisement des certitudes

THÉÂTRE • Source d'aspiration physique et d'inspiration poétique, la vase se réinvente en lien avec des identités instables au gré du spectacle «La Vase», un théâtre laboratoire, grave et loufoque, qui utilise deux tonnes d'argile et d'eau.



Un décor qui garde la trace des Ateliers de travail à construire (Amàco) de Villefontaine (Isère), dont les scientifiques ont offert des pistes foisonnantes à «La Vase».

Après des spectacles inspirés par des matériaux (le métal, le tas, le bois d'un buffet soumis à destruction, mais aussi le sable), ce sont des matières molles et l'informe qui sont abordés dans le spectacle «La Vase» par le tandem à l'origine de plusieurs créations de la Compagnie La Belle Meunière, Pierre Meunier et Marguerite Bordat.

A découvrir à la Comédie de Genève, cette plongée dans une concrétude visqueuse et fuyante entre en écho avec les pertes d'appuis et l'enlisement des certitudes actuels. Sur scène, le burlesque est autant une trajectoire balistique de

survie qu'une allégorie de la condition humaine. Cette dernière est aux prises avec un monde qui la dépasse et l'engloutit, comme chez Lloyd ou Keaton. En témoigne le corps de Thomas Mardell, immergé dans la vase ou glissant sur elle. Il ne cesse de chuter et d'essayer de se tenir debout dans un quasi surplage entêtant et éprouvant.

Serait-il possible de trouver, de manière allusive, en lisière des marais d'engloutissement de l'ultralibéralisme et de l'indifférence, des nouvelles manières d'être actif et résistant au monde, comme expérimentées par le mouvement Nuit

debout au printemps 2016? Ou des solidarités alternatives nourrissantes comme en développent l'association du Lieu autogéré du Bassin Minier à Liévin, rencontrée par l'équipe artistique de la création?

Formes et informe

Au plateau, entre des bâches plastiques, c'est une expérience qui perd tout contrôle, à travers un quintet, notamment de scientifiques. Deux interprètes produisent des empreintes de boue, comme la coupe en souche d'un cerveau débouchant sur une ironique allusion aux E.T. de la comédie de science-fiction signée



Tim Burton, «Mars Attacks!». On y croise une artiste circassienne et comédienne exceptionnelle, Jeanne Mordjoy. Enfantine et inquiète, elle décline des présences rampantes, serpentine, animales façon lombric enjoué. Plus loin, sa médusante danse archaïque en forme de rêverie active découvre un corps toujours enduit de vase, psalmodiant l'étrangeté d'un chant du fond de l'être et des temps rappelant le souffle de «May B», chorégraphie de Maguy Marin pour danseurs recouverts d'argile en hommage à l'univers de Samuel Beckett.

Au détour d'un tableau scénique, le comédien Frédéric Kunze se crée un masque d'argile liquide, d'où surgit une créature de conte fantastique ou horrifique. Soit une image infinie non stabilisée, ductile, coulante. Et Pierre Meunier de rappeler l'intuition de Platon pour qui la boue «n'est que la forme la plus délurée du devenir, incapable de fixer la moindre image qui soit fidèle à l'Être.»

Une invitation à penser et voir autrement

Guidé par la pensée de Saint Augustin sur l'informe, peut-être l'œuvre de Beckett et son rapport étroit avec la boue ainsi que des expérimentations laborantines qui tournent au burlesque tragique et littéralement vaseux, le spectacle est une invite singulière à penser et voir autrement. «C'est comme tous nos travaux qui partent d'expériences sensibles, directes, organiques. Nous nous sommes d'abord immergés en Baie de Somme au cœur de la vase marine en y découvrant une puissante intensité d'éprouvé au plus

profond de l'être. Mais aussi de traversée d'une matière molle, qui génère nombre de visions au plan de l'imaginaire et de la pensée, un combustible à questionnements. Une matière enrobante jamais univoque, qui échappe littéralement à toute assignation», explique Pierre Meunier.

La boue et l'ébranlement des vies

Profondément liée au Bassin Minier français qui l'a vue naître et ses paysages physiques et sociaux, humains aspirés dans le limon d'une improbable reconversion après la fermeture des industries et mines, «La Vase» invite de manière indirecte à un questionnement fécond. Comment se réapproprier une autonomie, une indépendance, une capacité à agir, à déborder, à s'épuiser à travers la matière la plus inapte d'assises et de stabilité qui soit, la boue?

C'est l'une des dimensions à la fois concrète et métaphorique de la boue qui conduit Marguerite Bordat et Pierre Meunier à s'interroger en marge de leur création: «La population du bassin minier a peut-être vécu avant l'heure le désarroi et l'impuissance qui sont en train de gagner des pans entiers de la société. Le récit de ce qu'ils ont traversé, leur combat contre l'abatement, la panique ou la rage, l'évolution de leur conception du monde face à une réalité brutale, tout cela peut aujourd'hui résonner très fortement dans le contexte d'ébranlement généralisé que nous connaissons». ■

Christophe Pequot

«La Vase». La Comédie, Genève. Jusqu'au 9 nov. Rens: www.comedie.ch. Tournée française jusqu'en mai 2018. Rens.: www.labellemeuniere.fr